

Évadés de la haine

Tome 2 : l'École des espions

(extrait)

© Éditions du Masque d'Or, 2019 – tous droits réservés

Première partie

1940-1943

CHAPITRE 1

L'ENRÔLEMENT

C E soir-là, tout était gris. Gris le lycée américain, gris le ciel à la sortie, grises les rues d'ordinaire si joyeuses à cette heure, grise l'humeur de Peter. C'est pourquoi il n'avait nulle envie, ce soir, d'accompagner à la brasserie locale les quelques amis qu'il avait pu se faire au sein de son équipe sportive. En effet, il n'en avait plus ailleurs, notamment dans le groupe qu'il avait été contraint de quitter sans aucune gloire, ni pour lui ni pour le groupe. La guerre qui faisait rage en Europe occidentale n'était-elle pas due à une agression nazie ? Et Peter n'était-il pas, de notoriété publique, un ancien élève d'une grande école nazie ? Dans ce cas, comment tolérer plus longtemps sa présence dans une troupe d'éclaireurs pour lesquels guerre et nazisme ne faisaient plus qu'un ? Peter avait bien vu que, depuis quelques temps déjà, on le regardait avec méfiance, on se détournait de lui. Lorsqu'il en demandait la raison, on haussait les épaules et on se contentait de l'isoler en le maintenant dans des tâches subalternes qu'il exécutait pourtant, toujours décidé à ne pas faire parler de lui, ni avec envie ni avec reproche. Et puis, dès la veille, le chef de troupe l'avait convoqué, pour lui signifier, l'air tout juste embarrassé, que sa présence parmi les éclaireurs n'était plus vraiment souhaitable. Peter, qui sentait venir le vent, n'en avait pas demandé davantage, s'offrant même le luxe de claquer la porte en repartant.

Que lui importait désormais de vivre comme un de ces adolescents un peu trop réjouis à son goût et qui ne pensaient, en sortant des cours, qu'à aller trinquer dans cette brasserie où l'on servait de la bière pas chère ? Non, ce soir-là, il ne les accompagnerait pas : la bière n'aurait plus le même goût, lui semblait-il. Jusqu'au copains qui n'auraient plus le même rire, ainsi que le lui soufflait le grand vent de tristesse qui balayait en lui toute velléité d'espérer en quoi que ce soit d'autre que la solitude.

Il allait désormais rester seul, tout seul, irrémédiablement seul, sans pouvoir un instant s'expliquer la nature de ce sentiment, si étrange et si soudain.

Tout avait changé ce soir-là, autour de lui et même en lui...

Souvenirs de Peter :

Je ne possédais d'ordinaire aucun sens divinatoire mais cette curieuse sensation... je devrais dire : ce souhait inconscient de changement, d'évolution dans mon existence allait se

concrétiser d'une manière tout à fait inattendue sitôt rentré au logis. L'oncle Mark en serait le principal artisan.

Quelle erreur avais-je pu commettre en le considérant d'emblée comme une sorte de père tranquille, appréciant la douceur de vivre qu'éprouvent généralement tous les résidents en Suisse ! Il est vrai que je connaissais fort peu de choses de son passé : pourquoi avait-il émigré en Suisse ? Il occupait, je le savais, un vague poste dans une sorte d'annexe de l'ambassade américaine. Je ne l'avais jamais interrogé sur son travail : l'aventure que j'avais si récemment vécue dans cette Allemagne gangrenée par le parti nazi, les regrets que j'y avais laissés, sous la forme de l'ami que je n'avais pu sauver en même temps que moi, m'accaparaient l'esprit au point de ne plus m'intéresser à quoi que ce fût d'autre. Sitôt remis de ce périlleux passage de frontière, j'avais pris le parti de ne m'attacher qu'aux multiples petits soucis du quotidien, qui étaient ceux d'un lycéen ordinaire – du moins, tel que je voulais le paraître mais diverses indiscretions de sources indéterminées avaient semé dans la rumeur publique quelques épisodes de mes récentes aventures : plusieurs de mes condisciples savaient que j'avais été membre de la Hitlerjugend, puis élève dans la Napola de Postdam¹ ; j'avais recueilli de leur part diverses réactions, allant de la curiosité passionnée à la méfiance à peine dissimulée : quand on a fui un pays soumis à une dictature assez féroce pour mettre certains de ses concitoyens dans des camps sur lesquels couraient des bruits effroyables, assez criminelle pour ériger le racisme en doctrine d'État, on suscite forcément un certain intérêt, apte à s'exprimer de différentes manières...

Ces précautions que je m'étais imposées, cette volonté de m'enfermer dans un unique souci du quotidien, n'avaient jusqu'ici pas vraiment réussi à endormir complètement les démons qui dévoraient mon âme. Le mot est juste : je les ressentais comme une sorte de cancer qui s'ingéniait à affaiblir et ma volonté et ma résistance physique. J'attendais, j'appréhendais leur réveil tôt ou tard... mais nullement de la façon que mon oncle lui-même allait m'imposer !

J'avais toute confiance en lui : je savais qu'il n'avait jamais partagé les sympathies de Maman et de ma tante Guthrie pour le triple K² et qu'il me plaignait notamment pour le sort que m'avaient imposé à la fois ma mère et Rudolf Waldmann, mon père, dont elle vivait séparée avant de pouvoir adopter la nationalité allemande. La guerre qui venait d'éclater entre le Reich, la France et l'Angleterre, suite à l'agression nazie contre la Pologne, devait encore ralentir ces formalités. Heureusement car ainsi, je n'avais eu qu'un seul parent à fuir, en surplus de la Hitlerjugend et de la Napola. Je n'avais d'ailleurs nulle envie de les revoir ; l'oncle Mark constituait toute la famille qui me restait, ainsi que le réceptacle de l'immense besoin d'affection que je ressentais après des mois vécus dans cette atmosphère d'horreur permanente. Je me demande donc encore pourquoi il avait, ce soir-là, pris le risque insensé de tout détruire en une seule entrevue... ?

Dès l'entrée dans la pièce qui servait de bureau à l'oncle Mark – j'avais coutume de le retrouver là tous les soirs, où il s'informait des petits événements de ma journée –, je vis qu'il n'était pas seul : le docteur Deriaz et lui-même tenaient conciliabule, assis non loin d'un appareil de radio que je découvrais pour la première fois, encastré dans un compartiment toujours clos de la bibliothèque ; il était en état de fonctionnement, à en juger par la lumière qui sourdait de son principal cadran et des grésillements qui s'échappaient du haut-parleur. D'un geste, oncle Mark me fit signe de fermer la porte capitonnée. Puis, il se tourna vers le médecin. Tous deux m'avaient accueilli d'un sourire, mais qui m'avait tout de suite paru un

¹ Tous ces événements ont été racontés dans le tome 1 : *l'École de la haine* (même auteur, même éditeur).

² Le KKK ou Ku Klux Klan : secte raciste américaine, née au lendemain de la Guerre de Sécession et notamment dirigée contre les Noirs et les étrangers. On peut la considérer aujourd'hui comme un parti néo-nazi.

peu forcé, comme s'ils s'apprêtaient à m'annoncer une nouvelle sinon mauvaise, du moins délicate à formuler...

– Assieds-toi, Peter.

Le ton de Mark était ferme, plus ferme que d'habitude. Avait-il un reproche à me faire ? Je n'eus guère le temps de m'interroger ; déjà, le docteur me questionnait :

– Comment vous sentez-vous, mon jeune ami ?

– Très bien, grâce à vos bons soins, docteur !

J'avais répondu avec un franc sourire : j'aimais beaucoup le docteur Deriaz, ami personnel de mon oncle et qui m'avait accueilli dans sa clinique et soigné avec autant de dévouement que mon oncle. Lui seul, pour l'heure, souriait franchement lui aussi, me regardant comme on considère avec satisfaction une bonne œuvre accomplie. Pour accroître ce sentiment, j'entrepris de lui raconter ma séance sportive du jour, où j'avais même battu le record de mon lycée sur 400 mètres plat, ce qui prouvait que j'étais en pleine forme grâce à ses bons soins.. Au moment où, emporté par une sorte de fièvre quelque peu puérile, j'allais enchaîner sur d'autres épreuves d'athlétisme, au cours desquelles je m'étais classé tout aussi honorablement, oncle Mark m'interrompit :

– Peter, que dirais-tu de retourner en Allemagne ?

Fort heureusement, j'étais assis : cette question, si simple qu'elle parût, m'aurait fait tomber à la renverse ! Comme je restais muet de stupeur, le teint blêmi et le cœur battant, Mark renchérit :

– Tout se passerait par l'intermédiaire de l'ambassade américaine à Berlin : tu y serais escorté et muni d'un Ausweis officiellement délivré par l'ambassade du Reich à Genève...

– Peut-être êtes-vous trop sûr de vous, Mark, intervint Deriaz. Comment pouvez-vous être certain que les nazis vont accepter le retour d'un déserteur dans la Napola de Postdam ?

– Mais tout justement parce que ce sera la première fois qu'un déserteur leur reviendra ! fit Mark en écartant les bras pour témoigner de son assurance. Ils en seront tellement surpris qu'ils signeront n'importe quoi sans sourciller, le premier instant de surprise passé ! Et puis, du fait de la guerre, il n'auront jamais trop de volontaires. Enfin, il suffira que Peter se montre contrit et soumis, ce qu'il est très capable de faire, j'en suis certain : son entraînement à la Napola le servira, j'en suis sûr, mais contre les nazis, cette fois !

Chacun de ces mots pénétrait mon esprit comme autant d'images d'un violent éclat. Je revoyais l'imposante façade du château abritant la Napola, puis les terribles séances d'entraînement et de discipline où l'on s'ingéniait à briser la volonté des Jungmänner³ pour en faire des robots humains, dépourvus de tout sentiment autre que l'obéissance sans discussion... Soudain, le présent supplanta ces terribles souvenirs, me faisant éprouver une souffrance plus terrifiante encore qui tordit littéralement mes entrailles. Je parvins à bredouiller :

– Oncle Mark... c'est vrai ? Tu... tu veux me renvoyer là-bas ?

– Oui, mais pas comme étudiant, Peter : comme agent de renseignements, sous l'égide des États-Unis !

Il avait mis dans cette phrase un ton de conviction que je ne lui connaissais pas. En même temps qu'il la prononçait, il tirait de la poche intérieure de sa veste un porte-carte de cuir noire contenant notamment un insigne en forme d'étoile dorée, portant, inscrit sur son pourtour, les mots UNITED STATES SECRET SERVICE.

Je reçus un nouveau choc : lorsque j'étais écolier en Virginie, j'avais bien sûr entendu parler de ce service de renseignement créé juste à la fin de la Guerre de Sécession et qui était

³ Jungmann (pluriel : Junbmänner) : élève d'une Napola.

notamment chargé de veiller à la sécurité interne de l'Union et sur la personne du Président. Et l'oncle Mark la portait ! Il faisait donc partie de ces G-men qui mettaient leur vie en danger pour protéger les intérêts de l'Union ? Où donc était ce « père tranquille » que j'avais cru deviner en lui ? Et le docteur Deriaz, que venait-il faire là-dedans ?

– Le docteur est un de nos agents en Suisse, expliqua mon oncle, comme s'il avait lu dans mes pensées. Il fait lui aussi partie d'une section détachée du USSS, même s'il n'est pas Américain. Il sert notre pays par attachement, car il a de la famille là-bas. Nous avons mis ce plan au point ensemble : tu retournerais à la Napola de Postdam, accompagné officiellement par les deux ambassades, allemande et américaine, pour solliciter ta réintégration en qualité de déserteur repentant... Bien sûr, c'est risqué et même plus que surprenant, mais c'est justement là-dessus que nous comptons...

– De toute façon, mon garçon, si les nazis refusent de vous réintégrer, vous serez aussitôt rapatrié en Suisse, toujours par l'ambassade américaine dont vous serez le protégé. On ne pourra rien contre vous, soyez-en sûr !

L'oncle Mark approuva d'un signe de tête cette nouvelle intervention du docteur, puis enchaîna :

– Les États-Unis ne sont pas en guerre contre le Reich, mais le Président Roosevelt s'intéresse de très près à la guerre en Europe occidentale. Bien entendu, il ne souhaite pas du tout la victoire de l'Allemagne, vu le terrible danger que représente le nazisme pour la paix du monde. C'est justement cette paix qu'il tient à sauvegarder, par tous les moyens possibles, quitte à avouer un jour que notre pays n'est plus neutre. Et c'est là qu'intervient l'USSS, dont tu serais le plus jeune membre, si tu voulais, sans doute même le plus méritant si, au cours de cette mission de renseignement, tu pouvais sauver ton ami Gerhard, dont tu m'as parlé avant tant d'émotion...

J'ai toujours été certain, depuis ce soir-là, que l'oncle Mark avait lâché ce dernier argument d'une manière très délibérée, pour me décider et vaincre mes ultimes craintes. Je ne pouvais le taxer de déloyauté s'il alliait l'amitié au service de la patrie, puisque je m'étais senti d'emblée, à cette minute-même, prêt à mettre en pratique de semblables intentions.

– Alors, Peter, ta réponse ? s'enquit Mark.

– C'est oui, Messieurs, dis-je nettement en me levant de mon siège et en considérant les deux hommes qui me faisaient face.

LISEZ LA SUITE DANS
Évadés de la haine – tome 2 : l'École des espions
En vente sur ce site